

de Saligny est brouillé avec le commandant Billiard, chef de bureau politique, auquel, en plein bal, il aurait refusé de donner la main parce que ce dernier aurait dit que M. Dubois de Saligny et Almonte trahissaient par leurs manœuvres le général en chef.

Le général en chef qui sait depuis longtemps ce que vaut l'aune du Saligny aurait naturellement pris parti pour le commandant Billiard : de là un froid très prononcé entre lui et Saligny.

Quelle faute on a commise de laisser ici cet homme objet de l'animadversion générale !

Quant à Almonte, il n'est plus là que pour la forme. Le général en chef ne le voit plus, ce qui, comme bien vous pensez, le fait rager et intriguer de plus belle.

Si la première expédition du Mexique avait été indépendante, et n'avait pas eu lieu à la remorque d'Almonte et surtout de Dubois de Saligny, il est presque certain qu'elle aurait réussi.

En résumé, plus nous allons, et plus nous voyons les difficultés qui vont surgir de la politique.

Par contre, nous ne nous doutons pas des moyens de sortir d'ici d'une manière convenable.

Peut-être verrons-nous plus clair après la prise de Puebla qu'il nous tarde de commencer.

Je suis en parfaite santé et tout à fait en état de supporter les fatigues s'il nous en est réservé ; mais je ne crois pas qu'elles soient grandes. Quant à ma position, à mon état-major, elle est toujours bonne ; je suis très bien avec tout le monde, mais je ne fais partie d'aucune coterie, et mes actions n'ont pas, je crois, monté....

H. L.,

XVI

Sous Puebla, le 31 mars 1863.

En descendant de garde de tranchée, je viens d'apprendre que, par je ne sais quelle combinaison de convois, on fait partir un courrier ce soir à six heures. Je n'ai que quelques instants à vous donner, mais le principal pour vous est de savoir que je me porte bien, et que les boulets et les balles, selon leur louable habitude, m'ont respecté.

Nous sommes devant Puebla depuis le 18.

Nous avons fait un mouvement tournant superbe pour venir nous établir à l'ouest de Puebla, et nous mettre à cheval sur la route de Mexico. Ce mouvement parfaitement exécuté, avec beaucoup de peine, à cause du manque de routes, traversant de nombreux ravins, a beaucoup surpris les Mexicains. Ils n'ont pas eu l'audace de sortir dans les moments critiques où nous franchissions avec nos bagages ces immenses ravins, appelés *barrancas*.

Pour traverser ces ravins, nous étions obligés de quadrupler les attelages d'artillerie, et encore tous les hommes poussaient aux roues. Enfin, nous avons pris sans coup férir possession de Cerro de San-Juan, position très importante, longeant la route de Mexico, et dominant les premiers ouvrages de l'ennemi qui n'en sont distants que de 2,000 mètres.

Ce premier succès si facile avait mis l'eau à la bouche de tout le monde, et on aurait voulu se jeter tout de suite dans le premier ouvrage nommé le Pénitencier ou San Xavier, car le Pénitencier et le couvent de San Xavier qui se touchent ne forment qu'un seul ouvrage, entouré d'un retranchement en terre.

Il est positif que lorsque nous sommes arrivés, les Mexicains ne nous attendaient pas de ce côté, et que San Xavier n'avait pas d'artillerie; mais on pouvait d'un moment à l'autre le bourrer de monde.

Dans la crainte de cette éventualité, le général en chef n'a pas voulu d'attaque de vive force, et a décidé que l'on ferait un siège régulier.

Le 23, on a ouvert la tranchée; les Mexicains ne comprenant probablement rien à ce que nous faisons, ne nous ont nullement inquiétés, et en trois jours nous avons établi notre troisième parallèle, ne perdant que deux hommes. C'est alors que j'ai monté ma première garde de tranchée.

Nous n'étions plus qu'à soixante-dix mètres du saillant de San Xavier, seulement on ignorait la hauteur du fossé.

On a décidé qu'un officier d'artillerie, un du génie et un d'état-major iraient le reconnaître pendant la nuit.

Comme j'étais de garde, j'ai demandé à être chargé de cette mission.

A deux heures et demie du matin, quand la lune a été couchée, nous sommes partis tous les trois, nous glissant à plat ventre chacun dans une direction différente, et devant nous réunir au saillant. Nous

n'en étions plus qu'à quinze ou vingt mètres quand nous avons été aperçus par les factionnaires qui nous ont envoyé trois coups de fusil; en même temps on sonne une cloche dans l'intérieur de l'ouvrage, et aussitôt tout le Pénitencier est illuminé par une fusillade épouvantable partant de ses fenêtres; l'artillerie se met également de la partie.

J'étais en ce moment sur une petite hauteur, où il n'y avait pas moyen de rester. Je n'hésite pas, je me mets sur mes jambes, et me dirige en courant vers le point où je supposais être la quatrième parallèle que l'on était en train de creuser en ce moment.

Nous avions prévenu la quatrième parallèle de notre sortie, lui disant de ne pas tirer sur nous à notre retour.

Comme il faisait nuit noire, je manque la quatrième parallèle, et je tombe dans un boyau de communication en arrière. On me prend pour la tête de colonne des Mexicains, et il n'était que temps que je me fisse reconnaître.

Ce boyau, comme la quatrième parallèle, était à peine commencé, et pour se mettre à l'abri, il fallait se caser comme un lapin.

Le feu des Mexicains a duré pendant une heure sans que nous tirions un coup de fusil; nous les attendions à la baïonnette s'ils étaient sortis, mais ils s'en sont bien gardés.

Ils nous ont tué 3 hommes, et blessé 9 dont 3 sont morts peu après.

Sur mes deux compagnons de reconnaissance un a suivi mon exemple, et l'autre qui au moment de la fusillade longeait un petit fossé, s'est blotti

dans ce fossé, et n'est rentré qu'après le feu. Lorsque nous nous sommes retrouvés tous les trois, nous avons été bien heureux de nous voir sains et saufs.

La quatrième parallèle ayant été terminée dans la nuit suivante, on a résolu l'attaque de San Xavier pour le lendemain à cinq heures du soir. Nos troupes y sont entrées avec leur élan ordinaire, ont tué 200 Mexicains et ont fait 150 prisonniers, et le reste de l'ennemi a pris la fuite.

L'ordre était de ne pas dépasser l'ouvrage, mais quand même on aurait voulu le faire, cela eût été impossible, l'ennemi ayant accumulé de l'artillerie dans toutes les rues, et mis toutes les maisons en état de défense.

On a fait prisonnier le chef du génie; il dit qu'ils sont décidés à pousser la défense jusqu'à la dernière extrémité.

En résumé, le morceau est plus difficile à avaler que nous ne le supposions, car ces gens-là derrière des murailles ont une certaine force de résistance.

Cependant nous espérons en venir à bout dans huit ou dix jours, et cela sans trop de pertes, avec notre système de cheminement dans les maisons. Pour la prise de San Xavier, nous avons eu 120 hommes hors de combat. Le général de Laumière qui commande l'artillerie a reçu une balle dans la tête, mais on dit que la blessure n'est pas grave. Il y a eu cinq officiers tués, dont un de mes camarades intimes, qui était mon ancien à l'École, et qui m'a appris l'exercice. Le pauvre garçon était marié et père de trois enfants. Sa mort m'a été très sensible.

J'ai retrouvé ici le capitaine du génie Meunier; il

va très bien, dites-le à ses sœurs. C'est un très bon et très crâne officier qui est très apprécié.

En ce moment on n'a guère le temps de se faire des visites, mais après la prise de Puebla, je me propose de le voir souvent, car je l'aime beaucoup, et il me le rend bien.

Je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est qu'il fait aujourd'hui un froid glacial. Je crois n'avoir jamais eu aussi froid de ma vie que cette nuit vers trois heures. Je n'avais pas emporté mon caban et mal m'en a pris; à ma première garde je serai plus prudent.

Je vous embrasse.

H. L.

2 avril 1863.

Le départ du courrier a été retardé de deux jours, et j'ajoute ces quelques mots pour que la date de ma lettre vous paraisse moins ancienne quand vous la recevrez.

Pendant ces deux jours, je n'ai pas eu le temps de vous écrire, parce que j'ai sans cesse été en courses. La cavalerie ennemie qui est dans la place voudrait rompre notre ligne d'investissement et se sauver, de sorte que lorsqu'on l'entend remuer, on va vite boucher le trou vers lequel elle se dirige.

Depuis avant-hier, nous avons pris quatre pâtés de maisons. On n'arrive à chaque pâtre qu'après l'avoir percé à jour, et bien entendu, lorsque nous nous y établissons, les soldats prennent tout ce qui est à leur convenance.

C'est décidément une guerre de rues que nous

faisons. Je crois que j'étais très modéré en vous disant plus haut que nous en avions encore pour dix jours.

Nos combats de chaque nuit finiront comme à Sébastopol par nous coûter beaucoup plus cher qu'une attaque de vive force, et quand nous entrerons dans Puebla, nous ne trouverons en grande partie que des ruines.

Que diront les populations auxquelles nous répétons chaque jour que ce n'est pas à elles que nous faisons la guerre?

Hier, j'ai été en reconnaissance à Cholula, jolie petite ville à trois lieues de Puebla. C'est là que sont les ruines du plus fameux temple aztèque qui soit au Mexique. C'est tout bonnement un énorme piton qui ressemble à une petite montagne au pied du Popocatepelt. Son seul mérite est d'être fait en briques séchées au soleil. Il en a fallu un nombre effrayant, et par suite des bras à proportion. Du reste, les avis sont partagés : les uns disent que c'est une montagne naturelle arrangée, et les autres que c'est l'œuvre de la main des hommes; moi, profane, d'après ce que j'ai examiné, je pencherais pour le premier avis.

H. L.

## XVII

Pénitencier de Puebla, 18 avril 1863.

Le bruit court qu'il y aura demain un courrier pour Vera-Cruz. Quoique ce ne soit pas très officiel, je prépare cette lettre à tout hasard pour ne pas être

pris au dépourvu, et vous rassurer sur ma santé, qui est maintenant excellente. J'ai été malade; je vous raconterai cela plus loin, à l'article tristes nouvelles.

Comme vous le voyez, d'après la date de cette lettre, nous avons changé de place. Dans ma dernière lettre, je vous disais que je croyais être bien modeste en pensant que nous en avions encore au moins pour dix jours de siège. Mes prévisions, malheureusement, n'étaient que trop vraies. Les Mexicains se défendent avec une énergie dont nous étions loin de les croire capables. Ensuite il n'y avait ni direction ni ensemble dans les opérations du siège. Chaque vingt-quatre heures, il y avait un général de tranchée qui souvent n'adoptait pas la manière de voir et de faire de son prédécesseur; en outre, il n'avait pas le temps de bien prendre connaissance des lieux dans ce dédale de percements de murs que nous avons faits pour communiquer d'une maison dans une autre et, par conséquent de se bien pénétrer de notre position afin de savoir ce qu'il y avait à faire.

De plus, le génie et l'artillerie travaillaient chacun de leur côté, sans se préoccuper de l'ensemble.

Un pareil état de choses devait amener de mauvais résultats.

C'est ce qui en effet a eu lieu.

Après nous être emparés du Pénitencier, ouvrage très fort et très important, nous avons pris assez facilement des cadres de maisons. (A Puebla, comme dans toutes les villes du Mexique, les rues sont toutes à angles droits, et les pâtés de maisons

appelés cadres, ont 150 mètres de long sur 60 de large.)

On a voulu attaquer un cadre important renfermant une église, une caserne et un théâtre. Une première et une seconde nuit on a échoué avec des pertes assez considérables. Une troisième nuit, le général de Bertier étant de garde, on a renouvelé l'attaque, et on a lancé 35 zouaves dans une brèche que l'on avait faite; lorsqu'on a voulu les soutenir, la brèche était tellement balayée par la mitraille, qu'il a fallu y renoncer. Le général de Bertier a donné l'ordre de suspendre l'attaque. On a été ainsi obligé d'abandonner les 35 zouaves qui, livrés à eux-mêmes, ont eu la retraite coupée. Ils se sont défendus dans une chambre depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures.

On a beaucoup blâmé le général de Bertier pour cette affaire qui a produit une impression très fâcheuse sur l'armée.

Pendant huit jours, on est resté dans l'incertitude et l'inaction.

Enfin le général en chef s'est décidé à donner au général Douay la direction des attaques. Aussitôt nous avons quitté notre camp pour venir nous installer au Pénitencier, afin d'être sur le lieu de l'action.

Nous sommes logés dans les cellules des prisonniers, et nous n'avons pas trop de place, car elles n'ont que 2 mètres de large sur 2<sup>m</sup>50 de long.

Ce Pénitencier est un immense bâtiment bâti d'après les modèles américains. C'est magnifique; les murs ont 2<sup>m</sup>50 et 3 mètres d'épaisseur; seule-

ment tout ce qui est au Mexique est en ruine ou inachevé. Le Pénitencier est dans ce dernier cas; la maçonnerie seulement est faite. On a dépensé des sommes fabuleuses dans la construction de ce bâtiment; il y a eu, à ce qu'il paraît, des dilapidations immenses.

Quoi qu'il en soit, nous y sommes très bien, quoiqu'avec notre artillerie nous en ayons abattu toute une face.

Les Mexicains tirent bien dessus de trois batteries, mais leurs boulets sphériques ne produisent aucun effet sur les murs épais, derrière lesquels nous sommes en toute sûreté.

Dès que nous sommes arrivés au Pénitencier, le général Douay, qui a la confiance de toute l'armée, s'est mis à étudier ce que nous possédons de la ville et les obstacles que nous avons devant nous.

Il a réuni sous ses ordres la direction de l'artillerie et du génie.

Avant-hier, j'étais de garde de tranchée; les travaux préparatoires étaient faits; à midi on a ouvert le feu, et à midi et demi on lançait une colonne d'attaque, avec laquelle j'étais, sur un nouveau cadre dont nous sommes emparés à peu de frais.

Nous n'avons eu que deux hommes tués et quinze blessés plus ou moins grièvement.

Depuis on a beaucoup travaillé à faire des batteries, et à cheminer dans les maisons. Demain à midi, on va de nouveau ouvrir le feu et on veut s'emparer de quatre cadres. (Malheureusement je n'y serai pas, car je dois partir demain à six heures du matin pour

le grand quartier général, et pour trois jours. Nous avons toujours un officier de service pour être le trait d'union entre notre division et le général en chef.)

De cette manière nous avançons dans Puebla, lentement mais sûrement, et je crois fort que lorsque nous aurons pris encore une dizaine de cadres pour séparer de Puebla l'ouvrage important de Carmen, la place se rendra. Ceci peut encore arriver vers le 8 ou le 10 du mois prochain, et, en nous pressant, nous arriverons à Mexico avant le fort de la saison des pluies.

Dans ma dernière lettre qui était datée du 2 avril, à la fin je vous parlais du capitaine Meunier et de ma bonne santé. Depuis quelques jours cependant je n'étais pas à mon aise; j'ai été passer la nuit du 2 au 3 aux avant-postes, car on croyait à une sortie de la place. J'ai eu très froid et cela m'a achevé. Le lendemain j'ai eu la fièvre et la dysenterie. Je suis resté sous ma tente à me soigner; le 4 j'allais plus mal, et le 5 encore plus.

Le 5 à midi on vient me dire que le pauvre capitaine Meunier, avec lequel j'avais été de garde quelques jours auparavant dans la maison dite des bains, où les boulets nous arrivaient à foison, renversant des murs entiers, avait été blessé très gravement au moment où il descendait de garde de tranchée. Il avait été très exposé toute la journée dans la direction des travaux du génie qu'il conduisait avec grand dévouement et grande énergie, lorsqu'en passant dans une cour pour retourner à son camp, une balle isolée, venue on ne sait d'où, traverse une

porte, l'atteint à la hanche gauche et sort par la hanche droite.

Cette blessure était mortelle, car elle avait brisé les os du bassin et traversé la vessie. Le pauvre Meunier a souffert d'atroces douleurs pendant qu'on le transportait de la tranchée à l'ambulance. Le médecin en chef que je connais beaucoup a aussitôt reconnu la blessure mortelle et pour calmer les douleurs a administré à Meunier du chloroforme qui l'a fait s'assoupir, et on l'a maintenu ainsi dans un demi-sommeil jusqu'à sa mort qui a eu lieu le samedi vers cinq à six heures, juste vingt-quatre heures après qu'il avait été blessé. C'est à peine si sa lettre et la mienne étaient à dix lieues d'ici. Quand j'ai su qu'il était blessé, quoique ne pouvant plus tenir debout, je suis monté à cheval pour aller le voir à l'ambulance de la première division.

Je suis arrivé deux heures avant sa mort; il avait déjà le teint cadavérique que donnent les blessures au ventre. Il ne souffrait plus, se plaignait seulement de son estomac qui avait froid, quoiqu'il eût dessus une épaisseur de ouate de trente centimètres. Il disait, le pauvre garçon, que si son estomac pouvait se réchauffer, il était sauvé. Il m'a reconnu, mais ne m'a pas parlé, cela le fatiguait trop. Les douleurs le reprenant, on lui a de nouveau donné du chloroforme et il s'est endormi. J'étais navré, et étant déjà très malade, le médecin de l'ambulance m'a forcé à partir.

Le lendemain matin j'entrais à l'ambulance où je suis resté six jours. J'en suis sorti parfaitement

rétabli. Les fatigues et les chaleurs avaient provoqué un accès bilieux dont je suis tout à fait débarrassé.

J'ai su depuis que Meunier s'était éteint sans trop de souffrances et que, jusqu'au dernier moment, il n'avait pas eu conscience de sa position et ne se croyait pas blessé mortellement.

Il a été enterré le dimanche, jour de Pâques.

Depuis ma sortie de l'ambulance je n'ai pu m'absenter; mais aussitôt que j'aurai un moment j'irai voir sa tombe.

Il est probable que sa femme et ses sœurs, en recevant sa lettre du 2, auront en même temps appris sa mort, car le général de Laumière, que l'on croyait sauvé, a été pris tout à coup par le délire et est mort quelques heures après Meunier. Le général en chef a envoyé un Indien pour rattraper le courrier et annoncer cette triste nouvelle, et par la même occasion, il aura sans doute rendu compte de la mort de Meunier. Quel coup terrible pour sa femme et ses sœurs! Je suis bien aise que Marie ne soit pas obligée de leur en porter la nouvelle.

Une autre mort qui vous sera aussi bien sensible est celle du pauvre commandant Lamy, du 18<sup>e</sup> bataillon de chasseurs. Il a été tué de la même manière que Meunier.

Il occupait une position très reculée, celle du village de San Iago, où il venait peu de projectiles. Une demi-heure avant de descendre de garde, il lui prend l'idée de monter sur le clocher pour voir Puebla.

Il était là depuis dix minutes avec deux officiers de son bataillon, quand tout d'un coup il s'affaisse

disant : « Mon Dieu, je suis perdu! » Il avait reçu une balle venant de plus de 700 mètres, qui lui avait traversé la poitrine. Lorsqu'on l'a descendu dans l'église et que son médecin-major, en même temps son ami de collège, lui extrayait la balle qui s'était arrêtée à la colonne vertébrale, arrive un obus qui a éclaté tout près d'eux. Il dit alors au médecin : « Pourquoi ne m'a-t-il pas achevé; il m'aurait évité bien des souffrances. » Le pauvre garçon ne s'est jamais fait illusion, même pendant un mieux qui a duré trente-six heures.

Il est mort très courageusement au milieu de douleurs atroces.

Ces trois pertes, du général de Laumière, de Meunier et de Lamy, ont impressionné toute l'armée qui perd en eux trois officiers des plus distingués, pleins d'honneur, de bravoure et de noblesse.

J'ai peut-être été plus affecté que tout autre de la mort de Meunier et de Lamy, et pourtant, oserai-je vous le dire? mes émotions douloureuses s'effacent avec une telle rapidité, que je ne puis presque me l'avouer à moi-même, et je m'en veux beaucoup.

A quoi cela tient-il? Sans doute à la succession de nos impressions qui perdent de leur puissance par ce renouvellement continu, et peut-être aussi au sentiment que nous avons de courir les mêmes dangers que les autres, et que s'apitoyer sur leur sort est s'apitoyer sur nous-mêmes.

La belle pipe que Pauline m'avait donnée étant un soir tombée de dessus l'auge d'une écurie où nous couchions, on a marché dessus, et on a cassé le bout d'ambre. J'étais désolé, en ramassant les

débris de ma pauvre pipe, et un mois après je racontais mon malheur à un de mes camarades, officier d'artillerie. Il m'a proposé de me l'arranger, ce que j'ai accepté sans avoir confiance. J'ai été bien agréablement détrompé, car quelques jours après il m'a rendu ma pipe telle qu'elle était avant l'accident. C'est à peine si le bout d'ambre est raccourci de quelques millimètres. Voici comment il est arrivé à ce résultat : il a fait dissoudre les débris dans de l'huile et de l'essence de térébenthine, et a modelé ensuite. J'espère avoir payé ma dette à la fatalité, et rapporter ma pipe en France.

Je ne vous parle pas de mes prétentions au grade de chef d'escadrons : le ministre nous ayant pris deux places, il n'y aura pas de vacances d'ici à un an. Je n'ai donc pas pour le moment à craindre de passer droit, et il faudra me contenter de la croix d'officier.

H. L.

49 avril, onze heures du soir.

Nous venons de prendre, après un combat assez vif, deux cadres qui sont d'une grande importance pour les attaques suivantes. Nous avons pu, cette fois, joindre les Mexicains de près ; on en a tué 150 et fait 200 prisonniers. Ils sont dans le découragement. Nos pertes sont faibles.

Je vous embrasse encore.

H. L.

XVIII

Pénitencier de Puebla, le 30 avril 1863.

J'ai reçu hier votre lettre du 12 mars avec plusieurs autres. Je n'ai pas besoin de vous dire quel bonheur c'est pour moi de recevoir vos lettres et celles de nos amis. Vous devez me comprendre d'après l'impatience avec laquelle vous-mêmes attendez les miennes. Et cependant, vous êtes au milieu de vos occupations habituelles, de vos relations, de vos distractions journalières, tandis que nous, le seul moment où nous vivons par le cœur est celui où le courrier arrive et nous apporte des nouvelles de ceux que nous aimons.

Je vois que la question de mon avenir vous préoccupe beaucoup. Mais je vous prie de ne faire aucune démarche à ce sujet. Ces démarches seraient plus nuisibles qu'utiles, en ce sens qu'elles pourraient fatiguer les personnes auxquelles on me recommanderait, et me faire passer pour un intrigant. Rapportez-vous-en à moi pour faire voir aux plus aveugles que je suis bon à quelque chose.

Je ne promets pas de les éclairer tous ; mais après avoir fait mon devoir avec dévouement comme toujours, je me moque du reste.

Ma dernière lettre vous annonçait que nous avions trouvé dans Puebla une résistance à laquelle nous

étions loin de nous attendre ; mais elle vous apprenait un succès ; nous avons pris les cadres 29 et 31. (Nous avons ainsi désigné les cadres par numéros pour nous entendre plus facilement.)

Depuis, nous avons renouvelé une attaque le 25. Elle était dirigée sur un cadre renfermant une église nommée Santa Inès et un couvent du même nom, bâtiment construit par les Espagnols, à murs très solides de 1<sup>m</sup>50 à 2 mètres d'épaisseur.

Nous avons mis beaucoup de soin et de temps à préparer cette attaque. Nous avons établi dans le cadre 30, vis-à-vis Santa Inès, une batterie de brèche pour démolir le mur de l'église, et deux mines pour faire sauter le mur longeant la rue. De plus, dans le cadre 31, longeant à gauche le cadre 30, nous avons fait deux rameaux de mine dont les fourneaux étaient chargés à 350 kilos de poudre pour faire sauter le 51, nous y établir au moment de l'attaque de Santa Inès, et faciliter la prise de ce cadre qui était le noeud de la défense de droite, et nous donnait peut-être la possession du fort de Carmen.

Je voudrais avoir le temps de vous tracer un petit plan de Puebla pour vous faire bien comprendre ; mais nous sommes de service tous les jours et n'avons pas une minute à nous. Cependant, comme ma lettre ne doit partir qu'après-demain, je le ferai si je le puis.

Le 24 au soir, le général est averti que les Mexicains ont entendu nos travaux de mines, et qu'ils font des galeries de contre-mine. Nous nous rendons sur les lieux pour savoir ce qu'il en est, afin de faire sauter notre mine plutôt que de la laisser éventer.

Pendant notre marche, qui dure à peine dix minutes, survient un orage qui verse des torrents de pluie, qui remplit les tranchées et les galeries de mines, menaçant de noyer les poudres, si l'on attendait encore quelques minutes.

Il n'y avait pas à hésiter : il fallait faire sauter les mines, quelque faible effet qu'elles pussent produire, plutôt que de les laisser noyer.

Ce contre-temps a été cause de notre échec du lendemain.

Il avait été convenu pour l'attaque de Santa Inès que l'on ferait d'abord sauter les deux petits fourneaux pour faire brèche au mur du cadre de Santa Inès (52) donnant sur la rue, que la batterie de brèche nous ferait ensuite une ouverture dans les murs de l'église et du couvent, et que, comme bouquet, on ferait sauter les gros fourneaux du 51.

Nous comptions beaucoup sur l'effet moral produit par ces deux mines qui, bouleversant les défenseurs, nous permettraient une attaque facile. Nous ne nous trompions pas dans nos prévisions, puisque le 24 au soir, au moment de l'explosion de nos deux mines dans le cadre 51, la garnison de Carmen à 400 mètres de là s'est sauvée dans la campagne et n'est rentrée dans son fort que sous les balles de nos embuscades.

Ce contre-temps de l'orage est arrivé tellement vite que nous n'avons pas eu le temps de prendre des mesures pour profiter de l'effet produit par nos mines.

Le lendemain 25, nous étions tous debout à cinq heures du matin. On place les troupes à leur posi-

tion de combat, et on ouvre le feu d'artillerie. Mes pressentiments ne me trompent pas : tranquille sur mon compte personnel, j'étais sûr que nous ne réussirions pas. Pourquoi ? Je n'en savais rien au moment.

On fait sauter les deux petites mines. Le mur tombe et nous apercevons devant nous de petites masures, et un grand jardin entre ces masures et le couvent. Ce jardin était coupé dans sa largeur par une grille en fer que les Mexicains avaient plantée d'une manière inclinée vers nous.

Notre batterie de brèche ouvre son feu, mais une fusillade épouvantable part du couvent, et à travers les embrasures nous tue un grand nombre d'artilleurs. L'artillerie parvient à faire sa brèche au mur, mais ses boulets sont impuissants à renverser entièrement la grille, parce qu'ils passent au travers.

Cependant, à gauche, la grille tombe sur une largeur de 10 à 15 mètres, pendant qu'à droite elle reste debout.

Notre artillerie, étant sur le point d'avoir usé ses munitions, déclare qu'elle a fait tout ce qu'elle peut.

Alors le général Douay ordonne l'assaut.

Pour l'assaut, il y avait deux colonnes devant sortir à chaque coin du cadre 30. J'étais avec la colonne de droite.

Pour déboucher du cadre 30, il nous fallait ouvrir deux portes soutenues par des sacs à terre. On retire les sacs avec des crochets pendant que les portes étaient déjà traversées par les balles. Enfin les portes s'ouvrent et on s'élance, mais pour joncher le sol de la porte de droite à la grille, car les Mexicains,

voyant nos préparatifs, se remettent à leurs créneaux, derrière leurs murs épais, et nous envoient une grêle de balles.

Une partie de la colonne de gauche, sur laquelle l'attention de l'ennemi n'était pas aussi éveillée que sur celle de droite, parvient à passer ; mais la queue de cette colonne tombe comme celle de droite sous les balles de l'ennemi, et rentre dans le cadre 30.

Le premier élan n'ayant pas réussi, il était certain que le succès nous échappait. Cependant l'amour-propre et le désir de vaincre font tenter de nouveaux efforts ; efforts inutiles qui ne font qu'augmenter nos pertes. Continuer plus longtemps serait de la démence.

Le général Douay se décide à arrêter l'attaque, et donne l'ordre à l'artillerie de recommencer son feu. A ce moment, j'arrive près de lui, et lui annonce que nous avons plus de 200 hommes dans les abords de Santa Inès que nous nous exposons à tuer.

Vous peindre la figure de ce brave homme à cette nouvelle est chose impossible : Savoir ses soldats au pouvoir de l'ennemi et les laisser !

D'un autre côté, recommencer l'attaque sans chance de réussir !

Après s'être mordu les lèvres jusqu'au sang, il me dit : « Donnez l'ordre à l'artillerie de ne pas tirer. »

Il a été bien beau dans ce revers.

L'attaque arrêtée, l'ennemi a fait feu de toute son artillerie sur notre pauvre cadre n° 30 qui a été percé à jour.

Nous nous sommes empressés de retirer nos trou-

pes en arrière, mais cependant nous avons fait de grandes pertes : nous avons perdu 335 hommes tués ou blessés, dont 101 tués, et 76 prisonniers, parmi lesquels 5 officiers, sont restés au pouvoir de l'ennemi.

Pour moi, j'en ai été quitte à bon marché : quelques décombres de murs renversés par les boulets qui ne m'ont pas fait la moindre contusion.

Après cette triste affaire il y a eu un certain découragement. Tout le monde s'est demandé : Quel est le moyen à employer ? Et personne n'a résolu la question. Chacun s'accorde à déclarer que nos moyens en artillerie ne sont pas suffisants, et qu'il faut attendre de Vera-Cruz les gros canons de la marine avant de rien entreprendre de nouveau.

Le général Douay était surtout de cet avis, et en cela je trouve qu'il était trop sous le coup de son échec, car ne rien faire était montrer à l'ennemi notre découragement et notre manque de ressources. Jusqu'ici on a flotté dans l'irrésolution.

Heureusement on reprend le dessus, et on va préparer une nouvelle attaque. Pendant ce temps, des munitions sont en route, venant de Vera-Cruz, et il faudra bien que nous en venions à bout de cette ville de Puebla de Los Angeles.

Seulement ce sera peut-être long, car ce ne sont pas les Mexicains que nous connaissons qui sont là-dedans.

La défense de Puebla est en somme parfaitement organisée et conduite. Nous ne pouvons pas faire une levée de terre quelconque que dans la journée même il n'y ait de la place des embrasures qui l'abattent.

Que dira l'Empereur lorsqu'il recevra ces tristes nouvelles ? lui qui nous annonçait par le dernier courrier qu'il savait d'une façon formelle que nous ne rencontrerions aucune résistance ni à Puebla ni à Mexico.

Quelle triste guerre nous faisons là, et quel mal en résultera pour la France !

Nous sommes venus nous attaquer à la partie vivace et progressiste du pays, celle qui est la plus forte et la plus nombreuse. Nous nous appuyons sur le parti pourri et fini. Nous venons en un mot combattre contre le principe libéral que nous préconisons chez nous.

Ajoutez à cela l'influence de Saligny, cet homme qui est cause que nous sommes si tristement engagés dans cette guerre, et qui a tant contrecarré le commandement militaire.

A l'entendre, il voulait aller d'Orizaba à Mexico avec un bataillon de zouaves.

Il y a cinq ou six jours, il est venu faire amende honorable chez le général en chef, disant qu'il s'était trompé, qu'il n'aurait jamais cru à une telle énergie chez les Mexicains. Il cherchait ainsi à se rapatrier avec le général en chef, car cette fois les faits sont plus forts que toutes ses assertions.

Eh bien ! après cette déclaration, il disait avant-hier à Cholula que l'armée s'y était mal prise en attaquant Puebla, et qu'à l'heure qu'il était, il se chargeait d'aller prendre Mexico avec un peloton de cavalerie.

Voilà l'homme auquel on confie la politique d'un pays !.... Pauvre France, qui pourrait jouer un si

beau rôle en ce moment et qui se trouve paralysée par cette stupide guerre!

Il est vrai que pour nous réconforter, le Ministre nous inonde du discours Billaut, et d'une brochure dite « la réfutation du général Prim par le Sénat ».

Pour répondre à cela, les Mexicains remplissent la plaine et les abords des camps du discours de Jules Favre.

A-t-on jamais vu pareille chose?

Si je vous raconte tout cela, c'est parce que je sais que l'opinion publique en France est d'accord avec nous. Quand je vous ai quittés, j'étais à peu près renseigné sur la guerre que j'allais faire; mais comme en somme je ne suis pas chargé de la direction de la politique de mon pays, je n'ai vu dans cette guerre qu'une porte ouverte à mon désir de faire campagne, et de travailler à ma carrière.

Mais depuis que nous connaissons les affaires d'Europe, nous sommes bien tristes.

Maintenant que je relis cette lettre, j'ai envie de la déchirer. J'ai laissé courir ma plume sur le papier, et elle a été plus vite que je ne voulais.

Cependant je ne vous dis rien que toute la France ne sache. Au milieu de ces pensées que je viens de vous exprimer, il n'y a pas chez nous le moindre découragement. Nous avons toujours présent l'honneur de la France, du drapeau dont nous sommes responsables, ce qui est pour nous notre religion.

Je ne vous fixe plus de temps pour la prise de Puebla : cela peut durer longtemps, comme cela peut être fait dans huit jours. Il suffit d'une attaque heureuse. Que nos soldats se trouvent seulement nez

à nez avec les Mexicains, et malgré l'énergie de ceux qui les commandent, nous les suivons de maisons en maisons, de rues en rues, et nous sommes maîtres de la ville.

Le plus tôt sera le meilleur dans l'intérêt de la France.

Vous savez que je me trouve dans mon état-major avec le commandant Capitan qui m'a passé sur le dos à moi, et à tant d'autres. Maintenant que je le connais, je lui pardonne de grand cœur son avancement, car c'est un officier du plus grand mérite, qui a rendu d'immenses services à la première expédition. C'est un excellent garçon avec lequel je me suis beaucoup lié; aussi ai-je été bien affecté lorsqu'avant-hier il a été blessé. Il a reçu une balle qui, lui enlevant deux doigts, a coulé sous la peau, entre les deux os de l'avant-bras, et est venue, après avoir lésé fortement l'articulation du coude, se loger dans le gras du bras, d'où on l'a extraite. La blessure est grave, mais le médecin répond de lui conserver le bras.

Adieu, mes chers parents; ne vous inquiétez pas de ce que je viens de vous écrire. J'ai plus que jamais confiance dans mon étoile. Ayez la même confiance, et croyez à la prédiction de la bohémienne.

Tout à vous.

H. L.

Encore un mot... 1<sup>er</sup> mai.

Il vient de se produire un incident étrange auquel nous ne comprenons rien. Les Mexicains du cadre Santa Inès sont, ce matin, montés sur leur retranchement, agitant des mouchoirs blancs, disant qu'ils voulaient entrer en pourparlers. Ils ont demandé qu'un officier français passât chez eux. Un lieutenant des zouaves s'y rend, pendant qu'un officier mexicain arrive jusqu'à nous : après avoir échangé quelques paroles avec les officiers français, il déclare qu'il est obligé de parler à son général et qu'il va revenir. Aussitôt qu'il est rentré, le général mexicain Giraldi, un Italien qui était à Rome avec Garibaldi, crie aux Français de se retirer, autrement qu'il va faire feu. Protestation de la part des nôtres qui réclament l'officier parlementaire que nous avons envoyé. Ces réclamations ne sont pas écoutées et les balles tombent. Force est de se retirer. Pendant ce temps, notre officier est menacé par Giraldi qui lui dit qu'il est un espion, et qu'il va le faire fusiller.

Les officiers mexicains protestent contre ce manque de foi. Vient alors un autre général qui s'empare de notre officier et le conduit au général en chef Ortega. Celui-ci l'a très bien reçu et rassuré. Aussitôt il nous a envoyé en otage un lieutenant-colonel de son état-major, qui est fort bien. Il nous a parlé avec beaucoup de franchise, nous disant : « Quel malheur que nous ne puissions nous entendre ! Car nous

aimons beaucoup la France et nous sentons que nous avons besoin de son intervention. Mais vous venez tout bouleverser chez nous ; vous vous appuyez sur un Almonte, sur un Marquez, gens qui représentent un parti usé et fini dont le Mexique ne veut à aucun prix. » On lui a alors donné deux ou trois exemplaires du discours Billaut, en lui marquant la page où il est dit que si le Mexique veut conserver Juarez, la France ne s'y oppose pas. Ceci a paru lui faire grand plaisir, et il a emporté les brochures. Il nous a avoué aussi que la place n'avait plus guère de vivres. D'un autre côté, notre officier a été parfaitement accueilli par Ortega et par les officiers qui l'entouraient et qui lui disaient : « Quand la guerre sera finie et que nous serons ensemble à Mexico, vous verrez comme nous nous entendrons bien. »

Que signifie tout cela ? Sont-ce des ouvertures ? Je serais assez disposé à le croire.

Pourrez-vous me lire ? J'en doute fort.

Adieu encore.

H. L.

## XIX

Pénitencier de Puebla, 2 mai, midi.

On a enfin décidé quelque chose. Le général en chef s'est laissé convaincre. Nous sortons de notre inaction pour attaquer Carmen et Santa Anita, les